

Forum de ce numéro (pages 3 à 14)

La décroissance, c'est maintenant!

Editorial

Décroître, oui mais doucement, intelligemment!

Le forum de ce numéro est consacré à la décroissance. Nous voudrions vous présenter les divers aspects de cette petite révolution à venir. Les encouragements et les louanges comme les critiques et les oppositions ne manqueront pas; il n'est pas difficile d'imaginer que, dans nos sociétés basées sur une croissance constante, la décroissance puisse inspirer quelques craintes. C'est précisément parce qu'elle peut effrayer, qu'elle semble contraire à l'évolution ordinaire, qu'il faut l'envisager avec calme pour éviter de devoir la subir, inéluctablement.

A force de vouloir plus, toujours plus, plus de confort, plus de luxe, plus de libertés, plus de vacances, plus de viande, plus de poisson, plus d'argent, nous épuisons, ce que pudiquement, nous désignons sous le vocable de «ressources», y compris nous-mêmes – ne sommes-nous pas devenus nous-mêmes des «ressources» humaines.

Il faut se motiver

Le changement
C'est maintenant!
Par où commencer?
Par le début!
Que doit-on faire?
Il faut tout changer!
Doucement, lentement
Mais sûrement.
Qui doit le faire?
Toi, moi, c'est notre affaire!

Emilie Salamin-Amar

Ressources naturelles, ressources non renouvelables, ressources animales, il n'en n'est plus une seule qui ne soit en voie d'assèchement. Poursuivre aveuglément cette quête aberrante sans nous interroger sur le bien-fondé de ce choix, soutenir indéfiniment une croissance éternelle est tout simplement fallacieux. Changeons de paradigme! La décroissance, il faut la précéder, l'inventer et la faire volontairement, sans exagérer, sans renoncer à l'essentiel, sans se départir d'un certain confort, sans y être contraint. Il faut la faire «doucement».

La volonté individuelle constituera la voie raisonnable, la décroissance en douceur, en petites économies quotidiennes. Il ne s'agit pas de renoncer à nos appareils, à nos écrans omniprésents, il s'agit de les utiliser à meilleur escient. Il s'agit de renoncer non pas à la voiture, mais au gros 4x4 inutile, il s'agit non pas de se priver de vacances aux antipodes, mais de prendre le temps du voyage. Il s'agit d'aller à pied au magasin du coin, il s'agit de choses simples, évidentes. Il s'agit de réintroduire un tout petit peu de bon sens dans nos vies.

Cessons d'être des consommateurs prisonniers et devenons des adultes responsables. Rien ne nous en empêche, sinon nous-mêmes. Explorer les voies du futur est un devoir de curiosité que chaque citoyen se doit d'engager. Prendre enfin en main notre destinée reste la seule façon d'indiquer à nos dirigeants que le temps est venu d'abandonner quelques-unes de nos mauvaises habitudes.

Comité rédactionnel de *l'essor*

La vision d'avenir des jeunes

Après s'être rendu visible pour exister socialement, avoir rendu public le spectacle privé de l'amour, avoir cherché et vécu le sentiment d'unicité et de liberté, avoir prouvé qu'il a une vie privée, le jeune, par définition en construction identitaire, peut se positionner en tant qu'adulte selon le livre de Claire Balleys¹. Mais aura-t-il alors une vision d'avenir réelle? Plus clairement, le jeune devra-t-il être sorti victorieux de la crise d'adolescence pour avoir une vision d'avenir?

Foin de théorie! Il ressort d'une petite enquête auprès de jeunes de 19 à 21 ans qu'ils ne savent plus ce que l'avenir leur réserve, ce qui n'était pas le cas autrefois. A la question de la vision d'avenir, ils donnent une réponse large, floue, rarement joyeuse. Pour la plupart, l'avenir est le présent, ils se disent peu intéressés à construire une vie qui leur promet peu de positif et beaucoup de négatif; suit en vrac quelques réflexions:

- possibilité de travailler moins, d'avoir une belle vie de sport et de loisir;
- plus d'ouverture à l'Europe (TV du 9 novembre 2015, 12h45), bref, ces jeunes-là, brûlent aujourd'hui ce qu'ils pourraient ne plus avoir demain!
- plus d'ouverture à l'autre pour les plus sensibles d'entre eux;
- plus de partage;
- plus d'écologie, donc moins de confort;
- plus d'insécurité, de possibilités de guerres et dans la peur tout est possible vu que le monde ne semble pas reconnaître les erreurs du passé comme le nazisme – ce qui se passe dans le monde annonce une barbarie qui y ressemble!
- plus de chômage – en augmentation vu la nouvelle démographie et la robotique qui pousse la porte!

- le travail fractionné en mission, sans sécurité de l'emploi;
- davantage de soucis financiers, bref l'avenir sera un réel souci. Par conséquent la joie de vivre se terminera pour ne pas parler de plus de tristesse.

Mais alors où est l'espoir d'avenir meilleur que les générations précédentes avaient et que les contes promettent. «La fée Migrante²», ma fée, n'aura-t-elle plus sa raison d'être, elle qui présage un avenir de bonheur parfait?

Pierrette Kirchner-Zufferey

¹ Auteure du livre *Grandir entre adolescents à l'école et sur Internet*, éditions Presses polytechniques et universitaires romandes, collection le Savoir Suisse, 2015.

² Editions Eclectica, Genève, 2014.

Lettre ouverte au Nomes¹

Votre lettre, dont je vous remercie, me donne l'occasion de vous faire part de mon sentiment et de mes interrogations dans la question des rapports Suisse-Union européenne. Même perplexité avec le Parti socialiste dont je suis membre, formation qui ne donne pas l'impression d'avoir pris la mesure de la mutation de l'UE.

On s'en doutait, mais l'Union européenne a montré son vrai visage dans le traitement qu'elle a réservé – et réserve toujours – à la Grèce, pour ne citer que cet exemple. Un visage hideux, repoussant, d'une entité ou machine de guerre ultralibérale, entièrement inféodée à tout ce que nous détestons profondément, le capitalisme financier spéculatif qui gouverne le monde, la grande industrie agro-alimentaire qui étouffe l'agriculture paysanne de proximité, les sociétés multinationales en passe de s'emparer du pouvoir – avec la complicité de nos gouvernements – et de mettre au rancart les Etats et nos démocraties déjà bien malmenées, donnant dans l'autoritarisme, méconnaissables, etc.

Et à l'image de «mon» parti, vous parlez sans ciller de «poursuivre l'intégration européenne de la Suisse», de «garantir» ou de «période cruciale pour l'avenir européen de notre pays». Quand vous dites «européen», il s'agit

bien entendu de l'Union du même nom.

Là, je vous avoue franchement que je ne suis pas. Bien avant que l'UE ait tombé le masque, j'avais changé d'avis et me disais que c'était une chance qu'on ne fasse pas partie de cette machine à libéraliser en rond. D'autant plus quand on voit l'Islande qui a renoncé définitivement à son adhésion, nos voisins autrichiens et le lancement de leur initiative en faveur du retrait de leur pays, les Grecs qui la quitteront dans la douleur ou qui, comme Sisyphe, s'échineront jusqu'à la fin des temps à rembourser leurs dettes illégitimes sans cesse renouvelées, exponentielles, bientôt suivis par leurs frères de souffrance méditerranéens, portugais, espagnols, italiens, français... Et je vois mal notre Suisse ultra ultra libérale adhérer en vue d'amener les Vingt-Huit à changer de cap; je suis du reste surpris que la droite libérale qui nous gouverne

(UBS et CS en tête) ne s'empresse pas de réclamer l'adhésion de la Suisse.

Non, la formule UE voulue par les Etats-Unis, composée de vassaux – et fiers de l'être à ce qu'il me semble – de ces mêmes EUA, est obsolète, comme disent les libéraux. Pas d'avenir (no future), le bonheur factice pour une minorité de nantis et guerre, misère, asservissement, horizon bouché pour tous les autres.

Je soutiendrai désormais plutôt les partisans d'une autre Europe, de cette Europe des peuples et des régions chère à Denis de Rougemont, de préférence aux Etats nationaux qui sont eux aussi un modèle périmé, d'une Europe fédéraliste allant de l'Atlantique à l'Oural, tournée vers la paix, le progrès et la prospérité.

Fritz Tüller

¹ Nouveau mouvement européen suisse, Madame Caroline Iberg, secrétaire générale adjointe.

Bienvenue à Christiane Betschen

Le comité rédactionnel de *l'essor* compte un nouveau membre en la personne de Christiane Betschen qui a fait toutes ses écoles et ses études à Genève. Architecte de formation (EAUG), c'est dans l'aménagement du territoire qu'elle a passé sa vie professionnelle, travaillant à Lausanne pour de nombreuses communes vaudoises puis à Yverdon-les-Bains. A la retraite, elle se consacre principalement à la protection du patrimoine bâti et du paysage, sans toutefois laisser de côté les problèmes politiques, sociaux et économiques de notre époque. Elle vit depuis plusieurs années à la Vallée de Joux, son pays d'adoption.

forum : La décroissance, c'est maintenant!

Un film qu'il faut absolument voir

Même si on ne va jamais au cinéma, il convient de faire une exception pour le film «*Demain*». Ce long-métrage montre, avec des chiffres et des exemples, que notre civilisation est en train de participer à sa propre extinction. Si on veut éviter que nos enfants et nos petits-enfants soient livrés à des catastrophes climatiques, avec les conséquences terrifiantes qu'elles engendreraient, il faut réagir immédiatement et modifier notre comportement face à l'argent, au gaspillage et à l'utilisation excessive des ressources naturelles.

L'écrivain Francis Scott Fitzgerald a dit: «*Le propre d'une intelligence, c'est de pouvoir poursuivre deux raisonnements à la fois: comprendre que les choses sont désespérées et vouloir les changer quand même.*» Nous devons nous inspirer de cette réflexion, intervenir là où nous le pouvons, agir, même modestement, dans notre vie personnelle et persuader nos amis et nos voisins d'en faire autant.

Nous devons lutter contre l'hypocrisie qui veut que notre gouvernement prenne des engagements à la conférence de Paris sur le climat et en même temps soutienne un tunnel routier supplémentaire au Gothard qui provoquera un accroissement du trafic avec son cortège de conséquences néfastes: pollution, augmentation des maladies chroniques.

Ce forum de l'essor n'a pas la prétention de proposer des solutions miracle. Il fournit cependant quelques pistes qui devraient permettre de prendre conscience que la décroissance est une nécessité absolue pour sauvegarder la vie sur la Terre.

Rémy Cosandey

Némésis et la menace économique

Némésis est la déesse grecque de la vengeance. Elle a été évoquée par Ivan Illich dans un ouvrage intitulé *Némésis médicale* (Seuil, 1975) dans lequel il attirait déjà l'attention sur le fait que, en raison de son surdéveloppement, l'entreprise médicale menace la santé. Le problème que symbolise Némésis est que trop de quelque chose tue la chose. Les exemples ne manquent pas: trop de trafic tue le trafic, trop d'information tue l'information, un excès de construction détruit l'habitat, une consommation excessive d'énergie détruit la planète et donc ceux qui la consomment, le surarmement mène à l'autodestruction, le pullulement humain détruit l'humanité... et trop de croissance économique va tuer la biosphère et l'économie avec elle, car un cancer ne survit pas au substrat sur lequel il se développe.

*Les fous ouvrent les voies
qu'empruntent ensuite les
sages.*

Carlo Dossi

«*L'économie... est une construction de l'esprit, à la fois changeante et révo- cable, dont on pourrait se demander ce qui l'autorise à gouverner le monde si elle ne servait pas d'abord à légitimer le pouvoir et la richesse de ceux qui s'en réclament*» (Gilbert Rist, *Du développement à la critique de l'économie*, Luttés au pied de la lettre, Editions d'En bas, 2006). C'est

probablement pourquoi elle s'est développée en ignorant totalement le problème de la Némésis. A telle enseigne qu'elle est tributaire de la croissance pour son fonctionnement. Telle que conçue aujourd'hui, l'économie a besoin de la croissance, ne serait-ce déjà qu'à cause de l'intérêt sur le capital, et doit donc ignorer, ou faire semblant d'ignorer, que nous vivons dans un monde fini. Elle va donc aller dans le mur. Cornelius Castoriadis l'avait exprimé clairement: «*La société capitaliste est une société qui court à l'abîme, à tous points de vue, car elle ne sait pas s'autolimiter*» (*Stopper la montée de l'insignifiance*, Le Monde Diplomatique, août 1998).

Mais contre vents et marées, les pouvoirs politiques et économiques ne jurent que par la productivité et la croissance économique. A droite pour enrichir encore davantage les nantis, à gauche pour augmenter emplois et salaires. On se chicane sur la manière de partager les «fruits» de la croissance, mais la croissance elle-même n'est jamais remise en question et on ne veut pas voir que ses fruits sont en train de pourrir. Les signaux sont pourtant clairs. Le fossé entre riches et pauvres s'est élargi au point que la société est devenue instable, que la violence augmente, que les bulles financières éclatent, que l'Etat devient de plus en plus policier et généralise une vidéo-surveillance largement inutile pour lutter contre le terrorisme (voir *Sous l'oeil myope*

des caméras, Le Monde Diplomatique, septembre 2008). La vie sur terre est menacée par le changement climatique, par la pollution, par la radioactivité due au nucléaire, par les OGM. Le délabrement de la société provoque des violences, voire du terrorisme que l'on prétend contrer avec encore plus de violence au point que le plus dangereux terroriste est aujourd'hui Georges W. Bush, président des Etats-Unis (ndlr: cette affirmation date de l'époque où les Etats-Unis étaient présidés par Bush fils).

*Combattre c'est prendre le
risque de se tromper, ne rien
faire, c'est s'être déjà trompé!*

Victor Hugo

On ne résout pas un problème en utilisant les méthodes qui l'ont provoqué. Einstein l'avait déjà dit. C'est pourtant ce que le pouvoir veut nous faire croire. L'obsession de la croissance économique a abouti à la mondialisation/libéralisation qui s'arrêtera d'elle-même avec la fin du pétrole. Mais non sans chaos et malheurs. Il vaudrait mieux planifier le retour à des économies de proximité avant d'y être contraint par les circonstances.

Pierre Lehmann

Décroître, oui, mais...

Si tu te crois trop petit pour changer le monde, passe une nuit avec un moustique.
Gandhi

La croissance n'est pas la solution, mais le problème!

Ça ne sera pas facile, mais ça vaudra la peine. La décroissance n'est pas une menace, c'est une chance. Ça semble au premier abord contradictoire, mais ça ne l'est pas. La décroissance est nécessaire tout simplement parce que la croissance ne peut pas se poursuivre indéfiniment. Que nous le voulions ou pas, il faudra bien réduire un peu l'allure de cette course folle, se montrer un peu plus réalistes et cesser de succomber aux sirènes de cette consommation abrutissante et ahurissante.

Si la société de consommation ne produit plus de mythe, c'est qu'elle est elle-même son propre mythe. A un Diable qui apportait l'Or et la Richesse (au prix de l'âme) s'est substituée l'Abondance pure et simple. Et au pacte avec le Diable, le contrat d'Abondance.

Jean Baudrillard, 1929-2007
La Société de consommation, 1970

Ceci étant précisé, comment transformer la décroissance qui nous sera tôt ou tard imposée en une opportunité plutôt joyeuse? Là est la question. Sans remuer le couteau dans la plaie, prenons l'exemple des «infrastructures» en Suisse. Nous courons désespérément derrière la mobilité, imposée par une économie en totale inadéquation avec la géographie montagnaise de notre pays. Tout le monde sait parfaitement bien qu'il ne sera plus possible d'ajouter des trains aux trains, des voitures au trafic routier. Qu'importe, on continue à nous vendre la croissance du trafic, l'augmentation exponentielle de la mobilité comme un dogme, comme une fatalité inévitable, comme une sorte de condamnation imposée par «l'économie» que rien ne saurait empêcher ni même ralentir. La seule chose qui

s'avère certaine, c'est la place à disposition. Je vois mal la Suisse aller guerroyer dans les pays limitrophes pour étendre son territoire. Ne vient-il vraiment à personne l'idée que le télétravail pourrait contribuer fortement à résoudre nombre de problèmes? La mobilité qui sera devenue «obsolète», les crèches que les parlements rechignent à installer, tout en obligeant les femmes à travailler. Nous allons nous retrouver au 22^e siècle avec des infrastructures gigantesques et inutiles qu'il faudra, à grands frais, démonter pour réinstaller des capacités agricoles plus «naturelles».

L'avenir est imprédictible et les soi-disant experts se trompent régulièrement avec une constance qui force le respect. En revanche, le manque d'imagination et les blocages intellectuels nous maintiennent dans une vision passéiste, stérile à terme, sans autre espoir que l'avidité financière. L'impéritie flanquée d'un manque de courage politique continuent à imposer la croissance comme le seul salut possible. Une ritournelle rabâchée à longueur de communications, dont chacun devine les funestes conséquences, mais dont personne ne dit haut et fort qu'il faudrait la remplacer par autre chose. Nous n'apprenons pas de nos erreurs et nous nous persuadons avec une étonnante cécité que l'impasse dans laquelle nous nous précipitons n'en n'est pas une!

Il faut appeler au réveil des consciences citoyennes, inventer autre chose que «l'économie», changer de paradigme, mettre l'humain au service de l'humanité et non pas l'asservir pour les bénéfices de trusts financiers. Oh bien sur, j'entends les tenants de la liberté économique hurler à l'idée que l'on puisse seulement penser à limiter la liberté d'entreprendre. Eh bien oui, il faudra bien un jour arrêter de conformer l'humanité à la production industrielle et faire le chemin inverse, c'est-à-dire mettre la production au service de la société. Evidemment, c'est toute une éducation à revoir, tout un système à repenser et ça sera forcément une révolution ou plutôt une évolution «radicale» qui n'ira pas sans quelques douloureuses remises en questions.

L'or de demain, c'est l'eau pour la vie et c'est la terre pour l'agriculture. La planète peut nourrir dix milliards d'êtres humains dit-on, sans monocultures intensives mais avec le génie humain, sans OGM mais avec l'aide du génie génétique, sans engrais plus perturbateurs que nutritifs mais avec l'aide de la chimie et sans atteintes gravissimes à l'environnement mais avec l'aide de la science. Il ne s'agit pas de basculer dans l'écologie, mais de commencer à comprendre la véritable économie. De la mesure et de l'intelligence dans ce que nous faisons seront, à terme, bien plus profitables à l'humanité que cette espèce de béatitude consumériste et aveugle qui commande à l'écrasante majorité de nos entreprises actuelles.

Il ne s'agit pas non plus de prôner je ne sais quel retour vers le passé. Non, il s'agit au contraire de penser une autre réalité, plus moderne, plus adaptée à notre condition. Mais tout a déjà changé. L'évolution démographique nous a fait passer de 2 à plus de 7 milliards* d'individus en 75 ans. Aujourd'hui, l'accroissement ralentit. Mais le rythme est très différent d'un pays à l'autre. Ainsi, à titre d'exemple, la population de la Russie est passée de 120 millions d'habitants en 1960 à 138 millions en 2011. Dans le même temps, la population du Nigéria est passée de 42 à 152 millions d'habitants.

La décroissance ne propose pas de vivre moins, mais mieux avec moins de biens et plus de liens.

Charte de la décroissance

Il se peut que la décroissance ne soit qu'un problème de riches. C'est en partie vrai, mais si c'est le problème aujourd'hui des pays riches, il deviendra très rapidement aussi celui des pays dits émergents. Pourquoi? Simplement parce que la surpopulation des pays «pauvres» va accélérer leurs besoins en même temps qu'elle va pousser leurs populations vers le 45^e parallèle nord. Les conséquences seront une désertification humaine des zones «sud» accom-

pagnée d'une raréfaction des ressources agricoles déjà insuffisantes de ces régions. Si en revanche, nous installons rapidement une décroissance dans les pays dits riches, d'une part nous rééquilibrons *de facto* les disparités entre pays riches et pays pauvres, et d'autre part nous ralentirons notablement l'exode sud-nord et son cortège d'ingérables conséquences.

Tout indique que nous devrions envisager le plus rapidement possible l'inversion des politiques de croissance au profit d'une décroissance mesurée et volontaire. Il en va de la santé de la population

mondiale. Nous sommes au pied du mur, faisons la preuve dès maintenant de notre capacité d'invention. Mais, s'ébahir devant les délires architecturo-financiers, entre autres contempler l'installation de pistes de ski dans les sables des Émirats Arabes Unis, ne me semble pas aller dans la bonne direction. La Chine peut bien louer la moitié de l'Afrique pour garantir son approvisionnement agricole, ça n'est pas pour autant une solution viable à long terme. On m'opposera que ça fait tourner la machine économique, que ça donne du travail et du profit à des entreprises locales – et occi-

dentes – etc., etc. Certes, tout cela est vrai, mais, est-ce adéquat? Est-ce nécessaire? Est-ce profitable à terme? Sacrifier à ce dieu plus financier qu'économique ne nous sauvera pas... Bien au contraire! Il devient urgent de changer ça, d'être plus intelligents et précéder au lieu de subir. Avec Science, Talent et Imagination, nous disposons de tous les atouts pour y parvenir. Le voulons-nous?

Marc Gabriel

** La population mondiale a officiellement atteint les 7 milliards d'habitants sur la planète le 31 octobre 2011.*

Quand va-t-on se décider à agir concrètement?

La décroissance, telle qu'on en parle dans les médias, n'est pas une fatalité. Le retour à l'âge de pierre, ou avant l'invention de l'électricité n'est pas inéluctable. Je me demande comment les experts de tous bords peuvent-ils prévoir un tel chambardement? Seraient-ils des voyants extralucides, des devins? Prédire un avenir aussi chaotique à long terme me laisse pantoise.

Comment se fait-il que l'on ne prenne pas en compte l'évolution de la science et des technologies? Qui peut savoir ce que nos chercheurs-trouveurs découvriront demain, dans un an ou dans dix ans? Les études et le constat de l'état de notre planète sont basés sur notre réalité d'aujourd'hui. Comment se fait-il que l'on puisse faire abstraction des découvertes qui verront le jour dans le proche avenir? Il n'y a pas si longtemps, personne n'avait imaginé que l'informatique, le réseau Internet et les communications sans fil prendraient une telle ampleur. Il y a 30 ans, un bon nombre de métiers actuels n'existaient pas encore. Il en est de même pour le futur. Il faut faire confiance à l'innovation et à l'intelligence humaine pour redresser la barre. D'autant plus que les décisions prises par nos dirigeants laissent à désirer. Ils sont lents, trop lents!

Avec le temps, ils se sont constitué un album de 21 photos en souve-

nir de tous leurs sommets stériles. En attendant, on nous abreuve de toutes sortes de catastrophes à venir. Nous faisons de notre mieux, par la force des choses, nous sommes devenus des experts en tri sélectif. Le nez dans nos poubelles ne nous empêche pas de penser et de nous questionner: mais que font nos dirigeants? Quand vont-ils voir le mur vers lequel nous nous dirigeons inéluctablement? Avant, ou après être rentrés dedans? Partout, on crie «au feu!», mais on ne voit pas l'ombre d'un pompier pour éteindre l'incendie. Ce qui est très agaçant dans cette histoire «écopaslogique», c'est que rien n'est entrepris pour éviter la catas-

Lorsque le dernier arbre aura été abattu, la dernière rivière polluée, le dernier poisson pêché, les hommes s'apercevront que l'argent n'était pas comestible.

Un chef indien

trophe annoncée.

Plusieurs questions s'imposent à mon esprit. S'il existe un réel danger pour la planète et l'humanité, comment se fait-il que rien ne soit entrepris pour l'éviter? Comment se fait-il, une fois de plus, que l'aspect financier, je veux parler des profits des grandes entreprises

pétrolières et autres intérêts économiques juteux pour certains, priment sur notre unique vaisseau spatial et la survie de l'humanité tout entière? Quand bougera-t-on? Avant, ou après le déluge?

Je suis lassée de lire, ou d'entendre que certaines mesures seront prises vers 2030 ou 2050. De qui se moque-t-on? La plupart de nos élites ne seront plus de ce monde, et par conséquent, nous ne pourrions pas les assigner en justice pour non-assistance à personnes en danger.

A ce jour, il existe déjà plusieurs alternatives pour se substituer au diktat du pétrole, des matières fossiles et autres substances polluantes. Mais, les dirigeants politiques et économiques mettent un frein pour effectuer un passage progressif et en douceur aux énergies vertes. Doit-on attendre qu'il y ait une catastrophe pour agir? La réponse est non! Alors, Messieurs du haut de votre perchoir doré, daignez vous pencher sur l'avenir de l'humanité, et ce, dans les plus brefs délais. C'est maintenant qu'il faut agir avant qu'il ne soit trop tard. Faire des constats, c'est bien, changer de paradigme... C'est mieux! Osez, Messieurs, osez le changement pendant qu'il en est encore temps!

Emilie Salamin-Amar

Qui, quand, quoi, où?

Je dois reconnaître que cette notion de décroissance m'interpelle depuis longtemps et me laisse toujours aussi perplexe. En effet, par où commencer, vers quel niveau d'équilibre souhaitons-nous tendre? Vu l'extraordinaire complexité du monde, des situations aussi bien individuelles, locales qu'intercontinentales, comment s'y prendre intelligemment, sans tomber dans une nouvelle dictature? Imaginer pouvoir petit à petit transférer l'énergie utilisée actuellement en énergie dite propre, réduire globalement cette consommation et les déchets s'y afférents est une belle démarche, mais n'est-ce pas déjà très tard? Tant de solutions jugées géniales un jour s'avèrent opérations nulles ou pire encore, après quelques années d'usage.

Même si quelques sceptiques invétérés le contestent, la grande majorité est d'accord pour estimer que la société occidentalisee, et donc chacun d'entre nous, doit envisager d'entrer dans de multiples projets de réduction de la pression extractrice sur les ressources de la planète. Mille propositions sont avancées, pratiquées, mais aussi mille interrogations, mille inquiétudes accompagnent évidemment ces réflexions. Chacun s'installe dans quelques démarches et écarte celles qui ne lui conviennent pas. L'écologie, la décroissance en libre-service, selon sa sensibilité, son goût et sa réalité, me donne à penser qu'on s'offre une conscience allégée à très bon compte et que pour le reste, la fatalité est de mise.

Aussi, par où commercer? Il y a déjà de nombreuses années que la prise de consciences s'est mise en route, mais curieusement l'achat de véhicules 4x4 a explosé, sans parler des couacs du diesel, de même que la consommation d'électricité, de gadgets, d'emballages. L'obsolescence programmée a reculé d'une année mais maintenant il se produit des appareils impossibles à réparer.

J'observe que le citoyen est mis à rude contribution, avec une part de ses impôts, une taxe déchets plus une taxe au sac, tout en fai-

sant lui-même le tri. Là-dessus s'ajoutent le transport à ses frais, le temps supplémentaire engagé, en particulier pour comprendre et décoder les innombrables procédures, suivant l'endroit où il vit, le type de déchetterie de sa zone et l'âge du capitaine. Je n'entrerai plus avant sur la charge de travail supplémentaire, l'espace disponible pour gérer le tout, pensant en particulier aux personnes âgées, fragiles et/ou sans véhicule à qui rien ou presque n'est proposé. Parallèlement les magasins ne s'épuisent pas à mettre des solutions à disposition, les entreprises n'allègent pas vraiment leurs emballages et le goût pour la récupération est encore marginal.

Si tu ne peux pas participer à la lutte, tu participeras obligatoirement à la défaite!

Bertolt Brecht

Le domaine devient aussi le royaume des inventions saugrenues, des idées délirantes, des solutions exorbitantes, des escroqueries de tous poils. Le catalogue est interminable, à titre d'exemple: les voitures hybrides tellement chères à construire et dont on n'amortira jamais le surcoût, toutes les terres rares nécessaires et bientôt introuvables pour fabriquer une foule de produits de robotique, les conditions de maltraitance pour les construire dans des ateliers de misère, les toilettes sèches peu appropriés dans les HLM ou autres contextes, etc. On entend des propositions terrifiantes comme une réduction drastique de la population mondiale, l'abandon de l'usage de l'électricité. On comprend de fait l'inquiétude de ceux qui y voient le retour aux temps des cavernes, et on préfère ne pas approfondir la méthode à choisir pour réduire la population. Au nom de quoi et de qui? Peut-être quelques bonnes guerres ou de joyeuses épidémies pour faire le boulot, à entendre quelques joyeux drilles?

Pour illustrer quelques doutes, on peut prendre comme exemple le charbon. On sait qu'il est le plus polluant de toutes les sources fos-

siles, une tonne libère 3,5 tonnes de gaz carbonique, à comparer avec les 2,7 du pétrole et les 2,3 du gaz. La Chine, l'Australie, la Pologne et l'essentiel des pays émergents l'utilisent majoritairement et il a retrouvé une place privilégiée en Allemagne tout récemment. Pour tenir les fameux 2 degrés, il faudrait que tous ces pays réduisent leur consommation de 70 à 90% dans un très proche avenir. Vous reprendrez bien un bon bol d'utopie, n'est-ce pas? Une optimiste modérée de mon espèce est convaincue que le fait de pratiquer intensivement la méthode Coué, accompagnée de nos mille petits gestes éco-quotidiens, ne va pas suffire pour encourager les possédants à prendre de judicieuses décisions, comme de se convertir aux vertus de l'honnêteté marchande. Il n'y a qu'à observer la manière de calculer la fameuse «taxe carbone», peu convaincante à tout égard, en délocalisant les entreprises polluantes sous d'autres cieux, en échange de quelques jeunes pousses de bégonias, charmants mais pas très nourrissants, plantées en terre inhospitalière...

En réalité, le plus grand nombre est appelé à se mettre en état de résistance permanente face aux modes de fonctionnements économiques, financiers, industriels, publicitaires, en particulier face aux méthodes de manipulation, séduisantes par définition, mais dangereuses, voir incohérentes dans leurs buts. On comprend bien que ce n'est pas follement enthousiasmant comme projet de société à adresser aux nouvelles générations, mais on ose penser qu'elles sont et seront suffisamment éclairées pour comprendre qu'on ne doit jamais rater une occasion de bien réfléchir et de se documenter avant d'agir. La démarche est malgré tout passionnante, mais la prudence reste la mère des vertus. Serons-nous par contre capables de sortir de notre zone de confort, telle est une des grandes questions des temps modernes...

Edith Samba

Sois toi!

C'est le grand-père qui parle, alors écoute! Quand j'étais tout jeune, on était plutôt d'accord pour dire que les vieux *savaient* des choses que seul le temps avait pu leur apprendre. Ce n'est plus le cas, ils sont désormais des fardeaux pour l'AVS qui ne peut qu'espérer, comptabilité oblige, qu'ils disparaîtront le plus vite possible. Bref, oublie... mais quand même, si je te parle en tant qu'aîné c'est parce que je me fais du mouron pour toi, beaucoup. Le monde que nous te repassons va mal, nous le savons tous, et pourtant nous continuons de foncer, tête baissée, yeux fermés, dans le mur.

La terre n'est pas un don de nos parents, ce sont nos enfants qui nous la prêtent.

Vieux proverbe indien

Tu le sais, c'est même devenu un cliché: si nous continuons comme ça c'est la fin de la vie humaine sur notre planète d'ici quelques décennies. Il faut réduire d'urgence les émissions de CO₂, de microparticules, arrêter de déverser du plastique et autres polluants dans nos océans... et tout sera réglé. Non mais vraiment, tu crois que c'est aussi simple?

Alors écoute! J'ai vécu un rêve. Il y avait encore des lampes à acétylène, il fallait frotter pour faire la lessive, les déplacements étaient compliqués et rares, pour se tenir au courant des événements il fallait aller au bistro, au cinéma, ou s'accrocher à un poste au son grinçant. Et puis, tout s'est mis à changer, comme par magie. Swissair s'est chargé du transport, Nestlé de nos fringales, Ciba-Geigy du moindre de nos bobos, et ainsi de suite, avec télévision, machines à laver, voitures, jusqu'à l'ordi et à l'iPhone. Tout ça en moins d'une génération!

Ce rêve, c'était la Modernité. Aller plus vite, plus loin, réduire l'effort, augmenter le confort, informer, rationaliser, standardiser, fonctionnaliser, rentabiliser, optimiser... Pratiquement tout le monde s'accorde à dire que nous en sommes

désormais au stade post-moderne, mais qu'est-ce à dire? Avons nous tourné la page? Nous sommes-nous fixé de nouveaux buts? Un autre idéal a-t-il pris le relais? Que dalle! Les rêveurs de la modernité se retourneraient dans leur tombe: les idéaux pour lesquels ils se sont battus se sont retournés contre eux ou sont devenus des lieux communs sans plus d'impact sur nos vies. Ne dit-on pas que le pire c'est de voir son rêve se réaliser?

Le fait est qu'un nouvel Ordre s'est mis en place, celui d'un profit aveugle... soi-disant pour faire aller les choses de l'avant. C'est le moteur de la croissance, ce «*mieux pour tous*» illusoire qui justifie tout. Vraiment? Ne sois pas dupe: le profit n'en a rien à faire de ce mieux hypothétique. Il faut, au contraire, anéantir toute velléité de définir un mieux autre que celui imposé à coups de pub et de tendances. Plus il y aura de moutons, plus la tonte sera rentable.

Le désastre écologique programmé n'est que le symptôme d'un mal plus profond: une crise d'identité historique. Au delà des risques que notre mode de vie fait peser sur la survie de celles et ceux de ta génération, se pose la question de savoir pour *quoi* survivre. Y aura-t-il encore de la place pour des individus, ou êtes-vous tous destinés à n'être que des consommateurs formatés? Mangerez-vous tous les mêmes choses, vous déplacerez-vous tous de la même manière, vous déhancherez-vous tous au même rythme, prendrez-vous tous les mêmes pilules, pratiquerez-vous tous les mêmes sports de masse, vous connecterez-vous tous aux mêmes réseaux?... Si oui, et c'est bien ce qui se profile, non seulement la planète en fera les frais, mais la déshumanisation de l'être humain dépassera tout ce que la science-fiction a pu imaginer. L'identité en sera réduite à une puce.

Cette puce, à dimension économique, c'est bien sûr celle du paraître. C'est le profil «ciblé» tant recherché par les publicitaires: prévisible, exploitable et contrô-

lable. Pour que cela fonctionne, il faut uniformiser au maximum, exclure l'exception et le mouton noir, flatter les dociles, distraire les rebelles et bien endiguer le rêve. La machine à formater n'a plus besoin de censure, il suffit de couper les fonds de la contestation ou de récupérer les élans de liberté pour en faire des clowneries passagères. Les instincts les plus bas de l'homme sont constamment stimulés: égoïsme, narcissisme, peur, cupidité, jalousie, vanité... sont sournoisement utilisés pour endiguer et diriger la masse de consommateurs. Quant au sexe, on te l'a volé: c'est la carotte de l'âne! Que restera-t-il de l'être? Plus grand chose si nous n'y prenons pas garde.

Il faut vivre simplement pour que d'autres puissent simplement vivre.

Gandhi

Il ne s'agit pas, je pense, de se mettre sur la défensive à la manière d'un survivaliste, d'être constamment aux aguets pour déjouer le machiavélisme capitaliste ou d'adhérer à la plus stricte discipline écologiste. Non, de telles postures sont trop faciles à caricaturer, demeurent trop réactives: le système a beau jeu de s'en servir comme contre-exemple. Alors quoi? Tout simplement reprendre le contrôle de sa propre vie, ne plus se laisser dire de quoi nous avons besoin, ne plus céder à la pression de se conformer, apprendre à s'apprécier pour ce que nous sommes et non pour ce que nous possédons, et, surtout, cesser de se comparer aux autres, à celles et ceux qui auraient «réussi» (ces pauvres marionnettes du système!), à celles et ceux qui ont vendu leur âme pour s'afficher sur Facebook, à celles et ceux qui font pétarder leur moteur, qui se vantent de passer leur temps dans des aéroports et qui sont tout content de se faire rissoler au soleil comme des *nuggets* de Mc Do. Est-ce vraiment ce que tu envies?... ou est-tu prêt à te battre pour être et rester toi-même?

Grégoire Müller

De la décroissance sinon rien

Apparue il y a une quinzaine d'années à peine dans le paysage politique, la décroissance constitue la convergence ou le dénominateur commun de plusieurs courants de pensée. Elle se démarque clairement de l'écologie d'accompagnement du capitalisme, adepte du développement durable et doctrine de la plupart des partis «verts» électoralistes en Europe. Elle puise son inspiration autant dans l'écologie politique que dans le socialisme utopique, l'anarchisme émancipateur, les luttes anti-globalisation ou les mouvements anti-productivistes et critiques de la technoscience. La décroissance est une plateforme pour construire et imaginer des alternatives au système dominant.

Parmi nos contemporains, la décroissance apparaît, de manière consciente ou non, comme inélectable. C'est d'ailleurs souvent une source d'angoisse et d'inquiétude et ils préfèrent ne pas trop y prêter attention. Les esprits éclairés considèrent qu'une croissance infinie dans un monde fini est une aberration, un mythe, une illusion qu'il s'agit de dissiper, et le plus tôt sera le mieux. Nous sommes de plus en plus nombreux à penser que le système productiviste et consumériste est voué à disparaître, de gré ou de force: la décroissance propose une voie pour sortir volontairement et sans dogmatisme de cette impasse destructrice de vie et de sens.

Comment s'y prendre pour que tombe le masque? En Europe, la croyance en la science et la technologie comme moyen essentiel pour apporter le progrès est très profondément ancrée dans notre imaginaire collectif et culturel. La société occidentale vibre à l'évocation des prouesses technologiques, de l'expansion économique, des conquêtes à tout va. Si les idées des Lumières ont déplacé la Terre du milieu de l'univers, elles ont surtout mis l'Homme au centre de la Nature, avec pour mission de la contrôler et de la dominer. C'est d'abord cet anthropocentrisme qu'il s'agit de déconstruire pour glisser vers un biocentrisme qui considère que les humains ne sont pas extérieurs

à la nature, mais qu'ils en font intégralement partie. La tâche est donc colossale.

En Europe, la voie politique institutionnelle en faveur de la décroissance paraît très difficilement praticable, tant les débats et les enjeux sont verrouillés par l'horizon indépassable de l'économie portée par l'innovation technologique. En Amérique latine par contre, plusieurs expériences ont été menées ou sont en cours, avec des résultats certes souvent décevants. C'est notamment le cas en Equateur où une nouvelle constitution prévoit des droits fondamentaux pour la Nature et où le *buen vivir*, notion inspirée de la culture indigène, constitue la trame originale. Cela n'empêche pas le gouvernement actuel de vouloir exploiter les gisements pétroliers découverts sous les terres sacrées d'un parc naturel protégé et représentant l'une des plus fabuleuses réserves de biodiversité au monde!

Personne ne conteste que le mode de vie occidental est écologiquement insoutenable. Pourtant, il reste le modèle à suivre pour la plupart des populations de la planète. N'est-ce pas contradictoire? Une approche qui me paraît intéressante pour comprendre ce paradoxe est de considérer la société occidentale comme toxicodépendante aux énergies fossiles. On peut faire l'analogie avec un toxicomane qui sait pertinemment que sa consommation de drogue est néfaste pour sa santé, mais qui va encourager d'autres personnes, souvent influençables, à se «shooter» pour l'accompagner dans son univers glauque de paradis artificiel. Pour que la drogue continue à faire son effet, il faut augmenter la dose. Cette dose, c'est la croissance économique, qui tire sa vigueur de la consommation de pétrole. Elle enivre les puissants et leur cohorte d'obligés au détriment de la nature et des équilibres issus de processus immémoriaux.

Même si les toxicomanes sont conscients que leur consommation est préjudiciable pour leur santé et leurs relations avec leur entourage, cela ne leur suf-

fit souvent pas pour renoncer. Il faut souvent un choc émotionnel pour qu'ils changent de pratique, ou alors une menace dans leur confort ou dans leur mode de vie. Il est difficile de transposer cette problématique à une société tout entière, mais rien n'empêche de s'en inspirer. Aujourd'hui, nous sommes conscients des conséquences dramatiques de notre mode de vie sur la biosphère, mais nous sommes incapables d'envisager des solutions à la hauteur du problème, ou plutôt les seules solutions envisagées sont du même type que celles qui conduisent au désastre, à savoir des solutions à caractère principalement technologique.

Face aux agissements prédateurs et égoïstes qui balaient l'ensemble de notre société, l'attitude la plus appropriée me semble être l'humilité. Selon ses moyens, avec les gens que l'on côtoie, avec son voisinage, on peut essayer d'agir et de diffuser les idées de la décroissance. Recréer des liens et des échanges locaux, construire des alternatives collectives en dehors des logiques marchandes (échanges de savoir, marchés gratuits, chantiers participatifs, événements à prix libre, etc.), créer des réseaux et des relais de la décroissance, organiser des stages de décolonisation de l'imaginaire, valoriser les savoirs et les pratiques vernaculaires, écrire des nouvelles histoires, des nouveaux récits pour raconter la société future et préparer son éclosion.

C'est peut-être du côté des luttes contre les grands projets d'infrastructure et des occupations de terrain pour empêcher concrètement leur réalisation que vient l'espoir d'une issue à la folie contemporaine. Face aux projets de nouvel aéroport, de lignes à grande vitesse, de retenue d'eau pour l'irrigation, de village touristique ou d'extension d'une mine de charbon, de plus en plus de personnes se rassemblent et luttent en affirmant: «Nous ne défendons pas la nature, nous sommes la nature qui se défend».

Philippe Huguenin

Mobility, la décroissance en mouvement?

L'automobile, grande émettrice de CO₂, nous enferme dans une bulle, hors de tous contacts. Des villes tentaculaires lui ont vendu leur âme. Plus vite, plus loin, il nous faut être toujours plus mobiles... elle fait donc une coupable idéale! À l'opposé, les motoristes soupçonnent les écologues de vouloir en revenir aux chars à bœufs. Pourtant, *décroissance* n'est pas synonyme de *retour-à-zéro*. N'y a-t-il aucun compromis?

Et pourquoi pas le partage de voitures? Cette pratique plus décroissante qu'il n'y paraît peut-elle répondre à des besoins modernes de mobilité? Quand je veux un verre de lait, je n'achète pas une vache! Pourquoi devrais-je posséder ma propre voiture?

Nous avons quelques questions sur cette pratique qui va à l'encontre du dogme de la propriété personnelle. Madame Marion Bélisle, de la coopérative Mobility, a bien voulu y répondre.

Le partage de voitures, c'est quoi?

Marion Bélisle – Le partage de voitures (ou *carsharing*), c'est plusieurs personnes qui mettent des moyens en commun pour partager un ou plusieurs véhicules. En libre-service, 24 heures sur 24, vous avez ainsi l'usage d'une voiture pour quelques heures ou plus, mais sans la posséder.

Les voitures privées restent inutilisées 95 % du temps! Une voiture partagée est pendant ce temps à disposition d'autres utilisateurs. Globalement, ça requiert nettement moins de voitures pour un même nombre de kilomètres parcourus. Et les usagers font des économies... Voilà ce qu'est le partage de voitures. Comme vous le voyez, il se distingue du covoiturage, où l'on fait ensemble un même trajet au même moment.

Le partage de voitures est-il courant?

Il existe en Suisse une grande coopérative à cet effet. Il s'agit de Mobility carsharing (www.mobility.ch) pour laquelle je travaille. À fin 2014, Mobility mettait à disposition 2700 véhicules et comptait 120'000 clients (parmi lesquels 40% de membres coopérateurs avec droit de vote).

Si on compare ce chiffre avec le nombre de personnes titulaires d'un permis de conduire, cela représente en Suisse une personne sur 50.

En plus de notre coopérative, il existe aussi d'autres systèmes de partage de voitures, par exemple *2em.ch* ou *Sharoo*, qui vient d'arriver en Suisse romande à l'été 2015. À la différence de Mobility, ces systèmes permettent aux propriétaires de voitures privées de mettre leur propre véhicule à disposition d'autres personnes, moyennant paiement. Je ne connais pas les chiffres actuels de ces deux services mais leurs sites web indiquent aussi que l'offre de véhicules à disposition s'étioffe.

Ce siècle sera écologique ou nous ne serons plus.

Professeur
Dominique Belpomme

Mais on parle toujours de voitures, où est la décroissance là-dedans?

En offrant une alternative à la voiture privée, le partage permet à certaines personnes de renoncer à en acheter une. Selon les sondages effectués auprès de nos membres, nous estimons chez Mobility que chacune de nos voitures partagées permet d'éviter l'achat de 9 voitures privées. À fin 2014, cela représentait 27'600 voitures économisées sur toute la Suisse et autant de places de parc. Ou encore 20'500 tonnes de CO₂ ou 8,8 millions de litres de carburant. Bien sûr, ça ne saute pas aux yeux en comparaison des 4,4 millions de voitures immatriculées en Suisse...

Comme ce colibri qui fait des allers-retours pour déverser un peu d'eau sur un feu de forêt...

Il fait sa part, c'est déjà bien! Et le partage de voitures n'en est qu'à ses débuts. Des spécialistes de l'université du Michigan estiment jusqu'à 40 % le potentiel de réduction du nombre de voitures privées. Voilà qui ferait une véritable différence, non?

En effet. Mais s'il s'agit uniquement de réduire le nombre de voitures fabriquées pour parcourir les mêmes

kilomètres, cela ne réduira pas les embouteillages...

Si. La différence s'observe aussi à ce niveau, car les *partageurs* diminuent aussi leurs trajets en voiture au profit des transports publics et de la mobilité douce. C'est plus facile de prendre le train si on n'a pas devant la maison une voiture qui nous a coûté cher! Les usagers de Mobility pratiquent volontiers la mobilité combinée.

En attendant la disparition de 40% des voitures privées, quelles sont les perspectives du partage, à moyen terme?

De plus en plus d'entreprises et de collectivités partagent des véhicules. Je trouve ce développement très réjouissant pour plusieurs raisons. D'abord pour son exemplarité: une entreprise qui passe au partage de voitures, c'est tous ses employés qui découvrent la simplicité du système. Ensuite, ça laisse réellement le choix aux employés concernant leurs déplacements privés. J'ai rencontré des personnes qui étaient très ennuyées de devoir utiliser leur voiture privée dans le cadre de leur profession car cela les obligeait à avoir deux voitures pour la famille. Le partage par l'entreprise, c'est tout de suite des voitures en moins. Enfin, quand les collectivités publiques (communes, cantons et Confédération) passent au partage, elles cessent d'utiliser l'argent public, notre argent, pour subventionner les véhicules privés de leurs employés.

Merci de ces explications. Pour conclure, comment voyez-vous l'avenir: croissance ou décroissance?

Il me semble que nous nous dirigeons vers une économie de *fonctionnalité*, en cherchant de plus en plus à utiliser un objet sans l'acheter. Le prêt, le partage ou la location se développent, et pas seulement pour les voitures! Une perceuse, un four à raclette, ça se partage bien aussi. Cela demande un peu d'organisation, certes, mais on peut atteindre une décroissance sensible sans perdre trop de confort. Chacun restant libre aussi de préférer la marche à pied...

La rédaction

La décroissance, une urgence

Il importe de voir ce que signifie concrètement ce concept de décroissance, et de le situer dans notre contexte de vie matériel, social, intellectuel et idéologique. Car il semble que ce mot reste pour nombre de citoyens de chez nous un concept idéologique qui rassure «parce qu'on a pensé juste». Un concept qui comporte certaines implications sur notre mode de vie, mais pas trop.

Pourtant l'*essor*, notre journal, a donné pour titre à ce forum «La décroissance, c'est maintenant!».

Donc pas demain, maintenant. C'est un libellé qui se présente sous une forme d'ultimatum, un libellé qui signifie: URGENCE. Il est déjà un peu tard sans doute. C'est une raison suffisante pour ne pas remettre la tâche au lendemain.

Il ne s'agit pas de préparer un avenir meilleur mais de vivre autrement le présent.

François Partant

Pour aborder la question dans son entière dimension, il importe de voir:

1. la décroissance c'est quoi?
2. pourquoi il faut décroître?
3. comment décroître et ce qui doit en priorité décroître?

Alors 1, «décroître», c'est faire moins, à un niveau planétaire. C'est réduire la consommation, réduire la pollution, réduire la production. Sur le papier, cela paraît simple. Dans les faits, c'est une tâche démesurée sur un court terme, écrasante sur un moyen terme, et très exigeante sur un long terme.

Car, 2, pour notre Terre, nous avons déjà largement dépassé le stade de l'acceptable. Pour la vie des animaux et la diversité de la vie sur Terre, le stade de l'acceptable est déjà largement dépassé. Pour les populations lésées, qui représentent en nombre une majorité de gens sur Terre, le stade de l'acceptable est largement dépassé.

3. Personne ne va nous dire ce qu'il faut faire pour décroître. Personne ne va nous donner de recette. Ce qu'il importe de voir, c'est que la seule véritable manière de parvenir à amorcer le mouvement contraire de ce que tout le système économique dominant des hommes a enclenché

et développé de façon continue depuis des centaines d'années (peu importe où l'on en situe l'origine, mais il est certain que les mouvements de conquête territoriale à grande échelle constituent un moteur essentiel de ce processus), c'est de rompre radicalement avec ledit système.

Inverser le mouvement, c'est casser le système d'argent, le système de profit, le système de propriété privée qui se fait aux dépens des populations, casser le système d'accumulation, de course à la croissance.

Dans l'idéal, cela signifie: envisager l'activité économique et industrielle dans l'optique de l'intérêt des populations. Fonder l'action dans une perspective d'intérêt général, et non plus d'intérêts individuels particuliers. Cela signifie: développer une société de proximité, une société de subsistance. Cela signifie: cultiver autour de soi des relations adultes et bienveillantes, fondées naturellement sur l'entraide et l'échange de services.

Au chapitre des aménagements quotidiens concrets, nous savons bien ce qu'il est recommandé de faire. A chacun de développer son chemin de vie comme il le croit juste. Cependant il est un programme philosophique incontournable pour l'Homme de demain: c'est le refus de la guerre. La guerre mène la planète à la ruine. Non seulement elle massacre, tue et détruit tout ce qui se présente, mais elle pollue horriblement et elle fait tourner le système d'argent comme une roue folle qui ne s'arrête plus.

C'est à ce point que nous en venons au sujet tabou par excellence: l'argent. L'argent qui est devenu le dieu du monde. L'argent qui est devenu l'outil de puissance par excellence, l'outil qui rend possible tous les arbitrages et toutes les violences.

Ce dieu argent, on ne va pas le supprimer du jour au lendemain, évidemment. Mais des mesures très simples pourraient être prises pour rendre à l'argent la seule fonction qui justifie son existence, à savoir celle d'outil d'échange. Ces mesures simples, c'est: exclure toute dimension virtuelle de l'argent, celle qui consiste à ce que l'argent produise de l'argent par le simple fait qu'il existe. Et exclure toute dimension de spéculation. Les moyens pour y parvenir ne sont pas si compliqués.

Il n'y faudrait qu'une vraie volonté politique. Ces moyens sont: une monnaie mondiale unique, un salaire mondial unique et l'interdiction d'accumulation de richesses personnelles.

«Vous rêvez», nous dit-on. Non, nous ne rêvons pas. Le constat général que nous tirons de la situation qui est la nôtre, celle de l'Homme du 21^e siècle, chacun peut le faire. Chaque individu qui veut penser «décroissance» sérieusement en arrive nécessairement à ce genre de constat.

A partir de là, ce ne sont pas des recettes ou de bonnes résolutions qui vont apporter des changements significatifs. Mettre des panneaux solaires sur son toit, prendre moins l'avion, trier ses déchets, prendre plus souvent son vélo, acheter ses pommes en vrac, si tout cela ne s'inscrit pas dans un processus de rupture fondamentale d'avec notre mode de vie, ça n'aura que des incidences limitées sur notre avenir planétaire.

Pratiquer la décroissance, c'est d'abord un processus mental fondamental. C'est révolutionner les mentalités. Pratiquer la décroissance, c'est se forger un mental de résistant. Etre un résistant va beaucoup plus loin que faire du prosélytisme autour de soi et vouloir convaincre un peu plus des gens déjà relativement convaincus.

Voici venu le temps de la planète finie.

Paul Valéry

Etre un résistant, c'est ne pas craindre d'affronter le système dominant. Le pas déterminant du processus, c'est penser autrement, sortir du système de pensée unique dans lequel nous vivons, ouvrir les yeux et reconnaître dans quel système de propagande on nous fait vivre. Ne plus croire ce qu'on veut nous faire croire, ne plus marcher dans la direction où l'on veut nous faire marcher.

A partir de là, être un résistant, c'est bien évidemment rompre avec un mode de vie axé sur la consommation, chacun selon son idée et sa conscience.

La décroissance, ce n'est pas nous, humains sur cette Terre, qui allons

la décider. C'est un processus qui va se faire, que nous le voulions ou non. Si ce processus se fait sans nous, la casse risque bien d'être terrible. Si c'est avec nous que cela se passe, nous pourrions y apporter un peu de douceur, et par là même

apprendre un peu mieux le respect de la Vie et le respect de notre Terre. Et même si les choses ne vont pas dans un sens souhaité, chaque être humain adulte reste porteur de responsabilité et a un espace de liberté pour faire le bien. Chacun a son

jardin, habité par les fleurs qu'il y a semées.

Pierre Lehmann et Bernard Walter

Vient de paraître: Vivre dans un monde fini, Pierre Lehmann, 2015, Editions d'En Bas

L'avis de Philippe Roch

Dans une interview accordé à Echo Magazine, Philippe Roch, ancien directeur de l'Office fédéral de l'environnement, déclare notamment: *«La croyance aveugle en une croissance continue dans un monde fini est absurde. La science et la technique sont utilisées comme instruments de destruction plutôt que levier pour alléger notre poids sur la nature. De fait, l'humanité est l'espèce dominante qui exerce une pression destructrice sur la planète. Sur l'air que nous respirons, les sols dans lesquels poussent les aliments et l'eau que nous buvons. Notre attitude prédatrice revient donc à nous suicider!»*

Je fais ma part...

1) En éliminant le superflu de notre vie, nous pratiquons la décroissance, alors bravo à la reine du bocal, Madame Alexandrine Johnson, qui rejette tout emballage superflu en transportant ses commissions dans des bocaux! (vu et entendu à la TV suisse romande).

2) Quand les déchets deviennent des objets utiles. Lors d'un déménagement, une grand-mère s'entend dire par ses enfants: *«Jette donc tes déchets de laine et de coton, tu n'en as plus besoin, maintenant!»* La vieille dame, redressant ses épaules, répond qu'elle ne les jettera pas encore, qu'elle les regroupera dans un sac et les empor-

tera avec elle. Une fois installée dans son nouveau logis et organisant ses journées, la grand-maman retrouve le sac en question. Elle réfléchit à quelle utilisation destiner ces pelotes de grosseurs et de couleurs différentes. Elle finit par trier les laines des cotons et par opter pour le tricotage d'une écharpe pour les laines et le crocheta-ge de pattes à marmites pour les cotons. Elle se ravise aussitôt: elle en possède déjà plus de pattes qu'il n'en faut à son petit ménage. Quant à l'écharpe? Elle n'en a pas besoin. Alors, qu'en faire de ces pelotes?

En fin de journée, elle a maintenu son idée: elle créera des pattes à mar-

mites toujours utiles en cuisine et une écharpe-châle à la mode, à donner à qui en voudra. Un petit-fils qui avait suivi l'histoire des pelotes, s'est porté acquéreur et l'a applaudit: *«Bravo, grand-maman, tu nous montres le chemin de la décroissance!»*

«Je fais ma part, répondit-elle, comme le petit colibri qui tentait d'éteindre l'incendie en déversant, goutte après goutte, l'eau d'une mare sur les flammes» (entendu à la radio, la Première, le 1^{er} janvier).

Pierrette Kirchner-Zufferey

La nuit de feu

Eric-Emmanuel Schmitt, Editions Albin Michel, 2015

S'étant rendu en Algérie pour participer à un film sur Charles de Foucauld, Eric-Emmanuel Schmitt vit un choc qui va bouleverser son existence. Il a 28 ans. Il en compte 27 de plus, soit 55, quand il tente de revivre par l'écriture sa «nuit de feu» alors qu'il était perdu dans le désert du Hoggar. Témoignage troublant qui soulève des questions essentielles, questions souvent sans réponses parce qu'elles touchent au mystère de la vie

Susanne Gerber

LE BILLET DE REMY COSANDEY

Une Europe de moins en moins démocratique

Je partage entièrement les réflexions de Fritz Tüller (voir page 2). J'étais, je suis et je reste un Européen convaincu, ce continent qui a été à l'origine de deux guerres mondiales et qui, maintenant, a réussi à s'unir pour éviter les conflits armés.

Mais j'avais rêvé d'une Europe sociale et écologique, d'une Europe capable de réduire les inégalités et de donner à ses habitants un fort sentiment d'appartenance. Or, que voit-on? Des pays (notamment la Grèce) qui sont humiliés, d'autres (la Pologne) qui ne respectent pas le principe de la séparation des pouvoirs, d'autres encore (la Hongrie par exemple) qui deviennent de plus en plus xénophobes. Et, comme le soulignait Viviane Reding, ancienne commissaire européenne, la Grande-Bretagne a adhéré à l'Europe uniquement pour accéder à son marché. Partout, il y a la volonté de se replier sur soi-même et de remettre en cause les acquis sociaux. La Suisse n'a rien à faire dans cette Europe-là.

Pour contenir l'arrivée massive de réfugiés, l'Europe promet à la Turquie d'ouvrir des négociations en vue de son admission. Quelle hypocrisie! C'est oublier que ce pays devient une dictature islamique et que son gouvernement est infréquentable. À défaut de peser sur la politique de ces Etats anti-démocratiques, on peut boycotter leurs produits et éviter d'y aller en vacances!

Décroître la richesse pour gagner en largesses

Le terme de «décroissance» prête à confusion et il est suffisamment ambigu pour que les accros de la croissance productiviste à tout va puissent en galvauder le sens. C'est pourquoi mieux vaut l'expliquer par l'allégorie que voici¹.

«Un riche touriste nord-américain débarquant au Mexique pour ses vacances balnéaires aborde un pêcheur somnolent et lui demande: «Pourquoi ne consacrez-vous pas plus de temps à la pêche?» Le pêcheur lui répond que ses deux heures de travail journalier lui suffisent largement à contenter sa famille. Surpris, le touriste l'interroge sur ce qu'il fait du temps qui lui reste: «Je me lève tard, je pêche un peu, je joue avec mes enfants, nous faisons la sieste ma femme et moi et le soir nous le passons entre amis. Nous buvons du bon vin et jouons de la guitare. J'ai une vie bien remplie!» Décontenancé, le nord-américain l'interrompt: «Suivez mon conseil: consacrez plus de temps à la pêche. Avec les bénéfices vous pourrez acheter un bateau plus grand et ouvrir votre propre pêcherie. Vous irez vivre dans la capitale, puis à New-York d'où vous dirigerez vos affaires». «Et après?» lui demande le Mexicain. «Après, votre entreprise entrera en bourse et vous gagnerez beaucoup d'argent». «Et après?» insiste le pêcheur. «Après vous pourrez prendre votre retraite dans un petit village au bord de la mer, jouer avec vos enfants, faire la sieste avec votre femme et passer vos soirées entre amis en buvant du vin et jouant de la guitare...»

Cette allégorie montre à quelles aberrations conduit un choix de vie fondé sur la cupidité de ceux qui jadis vivaient comme des princes, puis, mordant à l'appât du gain, tombent sous le joug du productivisme. C'est ce bas instinct de l'enrichissement égocentrique qui a plongé l'humanité et la nature dans la catastrophe planétaire qui nous menace tous faute de l'avoir enrayée à temps, par la décroissance, précisément.

Entre un pêcheur sensé et un pêcheur cupide, nulle différence apparente en fin de vie. Certes ce dernier aura dû quitter son village et son pays, négliger sa

femme et ses enfants, quitter ses amis et boudier sa guitare, mais la perte de ces acquis n'affectera que sa propre existence. Cependant, si tous les pêcheurs des mers du monde cédaient au culte du dieu argent, les séquelles pour l'ensemble de l'espèce humaine et de ses ressources vitales en seraient dévastatrices. En reprenant notre allégorie, voici quelques-unes des conséquences économiques, écologiques, sociales et culturelles qui en découlent:

L'Utopie, c'est la Vérité de demain.

Victor Hugo

Ressources – D'une pêche limitée aux seuls besoins d'une communauté, l'entrepreneur pêchera massivement pour accroître ses profits. Il en résultera le dépeuplement progressif des eaux et la disparition de la diversité halieutique que nous subissons actuellement.

Gaspillages – Une grande variété de poissons et de fruits de mer sera alors exposée dans les étalages pour allécher la clientèle. Cette offre excédera largement la demande, entraînant la destruction des invendus dont les taux atteignent, comme pour toutes autres denrées alimentaires, des proportions effarantes. Par contre, le pêcheur probe n'aura pour tout déchet qu'arêtes et coquilles vides! Il consommera lui-même ses invendus et offrira le reste à ses voisins.

Pollutions – Alors que ce pêcheur n'a qu'à faire quelques pas de son filet à sa cuisine, le pêcheur-entrepreneur, pour acheminer sa razzia vers les consommateurs, devra l'emballer, la congeler, la décongeler et la transporter sur de longues distances, par cargos, avions et camions frigorifiques, gaspilleurs d'électricité et de pétrole, énergies coûteuses, polluantes et responsables du dérèglement climatique en cours.

Privations – Les échanges de ces marchandises étant faussés par la valorisation purement monétaire qu'impose le capitalisme

forcent les hommes à se concurrencer pour gagner de quoi vivre. Faute d'argent, la misère affecte la majorité d'un monde pourtant riche à millions. Le rétablissement d'échanges solidaires de proximité rétablira la valeur réelle des biens et par là, la fortune de pouvoir les partager entre tous.

Aliénations – Plus le pêcheur-entrepreneur veut gagner de l'argent et plus il se prive du temps nécessaire à s'interroger sur l'impasse dans laquelle il a conduit l'humanité et sur l'avenir de ses semblables. La décroissance se veut donc non seulement un frein à la production à outrance, mais le moyen de libérer la pensée collective de sa soumission au travail aliénant pour qu'elle puisse résoudre les épineux problèmes qui lui sont posés dans le calme d'une oisiveté réflexive.

Si l'urgence d'un retour à la sobriété et à la simplicité volontaire est évidente, la décroissance angoisse encore les esprits chagrins qui craignent de devoir renoncer à leur piètre confort factice. C'est que, désemparés, ils n'entrevoient dans la décroissance que privations et non pas une abondance partagée. La décroissance n'entraînera aucune pénurie, bien au contraire: en se réappropriant tous des ressources de la terre, les famines qui déciment actuellement les peuples seront éradiquées y compris si quelques milliards d'hommes de plus rejoignaient l'humanité. Les inégalités dues à l'accaparement des richesses par quelques-uns au détriment de la majorité seront abolies grâce à la gestion commune et solidaire des ressources.

Car, sur notre Terre, la table est mise et les convives n'attendent que d'être servis. Qu'aucun d'entre eux ne tente dorénavant de tirer la couverture à soi, de cracher dans la soupe et de craindre qu'on lui enlève le pain de la bouche!

François Iselin

¹ Carlos Taibo, «El decrecimiento explicado con sencillez», Catarata, Madrid, 2011.

L'engagement individuel est important, passez à l'action!

Le changement climatique, la dégradation de l'environnement et les problèmes sociaux sont des sujets de discussion très actuels qui, du fait qu'ils font peur, peuvent être difficiles à aborder.

Pour les Suisses, ces problématiques peuvent paraître lointaines, car elles n'entravent souvent pas (encore) nos quotidiens. Néanmoins, ceux qui, plus sensibles, prennent ces problèmes à cœur, souffrent d'impuissance. On ne sait pas toujours comment agir pour apporter notre contribution. Envahis par des problèmes trop complexes et trop grands pour nous, la plus simple «solution» semble être celle de ne pas y penser et de vivre comme si de rien n'était.

Mais pas tout le monde ne peut regarder ailleurs. Pour ceux qui regardent ces problèmes dans les yeux, ne pas savoir quoi faire pour participer à la lutte contre les injustices est une source intarissable de chagrin, d'impuissance.

Pour un environnementaliste, ou une personne sensible aux problèmes sociaux, il est difficile de vivre conformément à ses propres convictions, et ce fossé entre conviction/valeurs et comportement, crée un sentiment de culpabilité et de malaise.

A la fin des années cinquante, Leon Festinger décrit cette situation de tension entre différents éléments cognitifs, typiquement entre les idées et l'action, dans sa théorie de la dissonance cognitive. Selon le psychosociologue, l'individu, pour se sentir bien, doit réduire l'amplitude de la dissonance. Soit en se persuadant que les problèmes ne sont pas réels, soit en s'engageant dans des comportements conformes à ses idéaux.

Le problème est que l'engagement individuel est entravé par deux causes principales. La première est que l'impact de nos actions sur l'environnement et/ou la société est perçu comme négligeable. La deuxième est que le système capitaliste actuel semble englober les personnes dans un cercle vicieux, travail-consommation-travail, qui ne laisse ni l'espace ni le temps de vivre conformément à ses idéaux.

Le monde contemporain occidental présente un contexte défavorable aux alternatives de décroissance et de contestation.

Pour la première cause, il est maintenant acquis que l'engagement individuel est indispensable à la transition écologique. Le comportement individuel peut avoir des effets collectifs avec des impacts réels positifs. Il possède aussi le privilège d'améliorer son propre bien-être et sa qualité de vie, entre autres grâce à la diminution de la dissonance cognitive. En résumé, l'engagement actif est souhaitable et épanouissant!

*Si une machine vous est utile,
gardez-la; si une machine vous
est indispensable, jetez-la!*

Gandhi

Pour ce qui est de la difficulté à l'engagement, les associations de protection de la nature et d'aide sociale sont d'importance vitale. Ces associations offrent en effet l'espace nécessaire aux individus pour s'informer, s'exprimer, et s'engager.

Concernant le cas précis de ce forum, la décroissance, il existe en Suisse romande le Réseau Objection de Croissance¹. Chaque canton, à l'exception du Valais, possède un groupe régional qui œuvre de manière indépendante et avec une programmation choisie par ses membres. A Lausanne, dans le canton de Vaud, la section est connue sous l'acronyme de ROC-VD.

Le ROC est un réseau local qui possède comme objectif celui de promouvoir des valeurs alternatives à celles de la culture occidentale moderne, telles que consommation et compétition; c'est-à-dire, des valeurs telles que le partage, le respect de la nature, l'aide réciproque et la simplicité.

Le ROC-VD propose, une fois par mois, les premiers mardis du mois, des «Cafés décroissance», se déroulant à Pôle Sud, l'une des maisons de quartier de Lausanne. Le but est moins de boire un café, que de proposer des conférences-débats à

propos de différentes thématiques – par exemple la publicité, l'éducation, politique, la médecine et santé, la société, etc. – en exposant des critiques aux discours dominants et en proposant des alternatives.

Les membres actifs du ROC-VD, qui s'occupent d'organiser le cycle de conférences, sont actuellement une dizaine. Les conférences comptent en moyenne une cinquantaine de participants, et le ROC en Suisse romande possède environ 1600 sympathisants sur Facebook.

La participation aux «Cafés décroissance» est un bon point de départ pour ceux et celles qui ont le désir de connaître le monde des alternatives au capitalisme. Dans un environnement simple et convivial, sans distinction d'âge, de nationalités, d'appartenance sociale ou de genre, c'est une occasion unique de rencontrer des personnes qui partagent une philosophie de vie semblable à la sienne. Dans la société contemporaine, le lien social s'est dissout, et comme pour un atome égaré dans l'espace, la possibilité de former des liens compatibles devient difficile, rare et précieuse. A la fin de chaque conférence, autour d'une soupe offerte, il y a toujours des oreilles attentives et des cœurs bienveillants motivés à prolonger la discussion.

La seule limite de ces conférences est que le débat et la discussion, bien qu'étant d'excellents exercices pour l'esprit, ne conduisent pas systématiquement à la mise en pratique. C'est pour cela que le ROC-VD a récemment avancé l'idée de devenir un groupe plus actif proposant des activités, afin de passer de la théorie à la pratique. Ce passage est ambitieux et requiert beaucoup de positivité, d'énergie et d'engagement collectif.

Le ROC-VD vous invite donc, chères lectrices et lecteurs de *l'essor*, à venir un de ces prochains mardis à Pôle Sud à Lausanne. A bientôt donc.

ROC-VD (écrit par Sven Conti)

¹ Voir www.decroissance.ch

Fonce Alphonse!

Croissance, décroissance: sortons de l'impasse

Lucien Willemin, La Chaussure Rouge, Édition G d'Encre

Il y eut d'abord le succès d'*En voiture Simone*, premier opus de la collection La Chaussure Rouge aux éditions G d'Encre. Ce petit livre nous invitait à prendre en compte – lors de l'achat d'une nouvelle voiture – non seulement sa consommation affichée (économe ou pas), mais aussi l'énergie grise entrant dans sa fabrication. Souvent, la consommation polluera ici, alors que la fabrication a pollué ailleurs (Japon, Chine, Taïwan...).

En voiture Simone, c'était avant l'éclatement du scandale dévoilant à quel point les constructeurs automobiles font fi des lois de protection de l'environnement et se moquent de leurs clients. La décision d'acheter du neuf pour polluer moins n'est donc pas toujours un choix pertinent, si on y réfléchit globalement. Peut-être vaut-il mieux souvent garder sa vieille voiture en optant pour sa réparation. Et pourquoi pas intégrer doucement d'autres formes de mobilité (marche, vélo, transports publics, partage de véhicules) au lieu de saliver pour le dernier modèle, fût-il hybride et supposément économe en carburant.

Avec ses 2500 exemplaires vendus en Suisse romande, ce premier titre

marque déjà un joli succès. Suite auquel vient de paraître, du même auteur, le second opus de cette série en devenir, sous un titre encore une fois humoristique: *Fonce Alphonse! Croissance, décroissance: sortons de l'impasse*.

Racoleur, ce titre? Oui, et délibérément. Car ce petit livre carré de 68 pages ne s'adresse pas d'abord au citoyen écologique de longue date, au convaincu, à celui qui connaît et applique déjà le vieux principe des trois «R» (réutiliser, réparer, recycler) de l'économie circulaire ni à ceux qui ont compris depuis longtemps que pour croire en une croissance infinie dans un monde fini, il faut être fou... ou économiste!¹

Non. Ce petit carré de bon sens s'adresse d'abord aux autres, nombreux, qui se bouchent les oreilles quand on évoque la décroissance économique comme inéluctable, mais qui commencent néanmoins à comprendre que la soupe est chaude et surtout qu'elle se réchauffe. L'économie moderne entre pour une bonne part dans le déclin de la vie sur terre, il est temps de s'en rendre compte, et d'y remédier. En

45 minutes pour y voir clair, *Fonce Alphonse!* nous fait prendre le large vers une réflexion environnementale plus globale.

Le lecteur lambda y découvrira des notions qui lui sont a priori étrangères: tendre à une vie plus simple, résister à la consommation effrénée, tenir compte de l'énergie grise de ce que l'on achète et même découvrir une proposition de «consigne énergie grise» qui viserait à stimuler la réparation. Un postulat vient même d'être déposé au Conseil des Etats à Berne, demandant au Conseil fédéral d'étudier la mise en place d'une telle consigne!

Bref, une introduction en douceur des concepts qu'il nous faudra tous tôt ou tard (de gré ou de force) apprendre à intégrer. Le tout agrémenté des dessins toujours percutants de Mix et Remix. Un petit livre vivifiant qui aspire à nous sortir de l'impasse et des idées reçues!

Mario Bélisle

¹ Kenneth E. Boulding (1910-1993), économiste, enseignant, pacifiste, quaker, théoricien des systèmes et philosophe interdisciplinaire américain.



La Chaussure Rouge

Partie des Montagnes neuchâtelaises, la couleur rouge déteint peu à peu partout en Suisse romande sur les chaussures de ceux qui choisissent de prendre soin de la vie. Accompagnée du slogan «*En marche!*», *La Chaussure Rouge* se veut une communication collective qui s'affiche d'abord dans la rue!

Porter des chaussures rouges n'est pas suivre une doctrine, s'aligner sur des diktats spécifiques ni adhérer simplement à une association; mais c'est affirmer publiquement sa volonté de revoir son mode de vie pour mieux prendre soin de la Vie. Cependant, chacun reste libre d'évoluer selon sa propre démarche et sa conscience, l'important étant de se mettre en marche...

Car on sait bien le sentiment d'isolement, de solitude et d'«à quoi bon?» qui peut nous gagner lorsqu'on songe au bilan environ-

nemental de la planète. Pas facile de garder le moral et d'agir positivement si l'on ressent ses propres efforts comme autant de gouttes d'eau inutiles dans un océan d'indifférence. On se sent parfois bien petit et découragé. Pourtant, partout autour de nous, des gens sont en marche, quotidiennement, silencieusement. Des tas d'initiatives intéressantes naissent partout pour inventer demain. Cette évolution positive ne se voit pour l'instant pas assez! C'est pourquoi *La Chaussure Rouge* [www.lachaussurerouge.ch] est née: pour que toute personne décidée à prendre soin de la Vie puisse en témoigner de manière visible, partout où elle passe.

Porter des chaussures rouges permettrait donc d'afficher que l'on est en marche sur le chemin de l'amélioration, que l'on se réapproprie la réflexion et que l'on s'efforce de faire ses choix économiques avec

cœur et conscience plutôt qu'avec le porte-monnaie. Être acteur plutôt que suiveur, cultiver un état d'esprit collectif et communiquer ensemble: que l'évolution des consciences se voit! La prochaine fois que vous verrez un quidam chaussé de rouge, posez-lui la question... dans la rue, chez le boulanger, au travail ou dans le train, on rencontre de plus en plus de chaussures rouges.

Les prises de conscience et le changement de valeurs se dévoilent peu à peu, se montrent au grand jour et s'installent... comme un petit signe, un encouragement. *Cette Chaussure Rouge*, «baromètre» visible qui se veut rassembleur et fédérateur du changement, saura-t-elle nous rappeler combien de nos frères humains, sur cette Terre, vont encore pieds nus?

mb

Penser global, l'humain et son univers – des pépites d'intelligence!



Faites-vous plaisir, lisez ce petit livre! Moins de 130 pages, un condensé d'intelligence, un traité du bon sens, une *vade mecum* de l'*homo modernicus*. Ce livre dit ce que vous avez toujours voulu exprimer sans jamais y arriver de cette façon; simple, claire, évidente.

Edgar Morin (95 ans) livre là une œuvre bienfaisante. Il y a un avant et un après la lecture de *Penser Global*. Vous ne penserez plus comme vous en aviez l'habitude. Lire ce livre est salutaire, c'est un vaccin d'intelligence. Vous avez là un condensé de l'expérience de plus de 60 ans de réflexion.

«*Nous vivons dans la préhistoire de l'esprit humain et, si nous ne pensons pas global, nous courons à la catastrophe*»*. Constatant que la mondialisation est passée par là, Edgar Morin

nous invite à penser global. Il serait bon, dit-il, de dépasser l'aujourd'hui où des myriades de spécialistes en tout nous expliquent le monde selon leur spécialité, compartimentant ainsi toute forme de pensée, pire encore, toute manière de penser. Selon Edgar Morin, nous vivons un âge de pierre de la pensée, un temps barbare, nous avons, dit-il, à apprendre à penser de manière complexe, c'est là, non pas la fin de l'humanité, mais son début!

Tout reste à créer et à inventer, mieux et plus intelligemment. Lors des trente glorieuses, les «experts» avaient prédit la fin des inégalités et le bonheur pour tous. L'avenir devait être radieux et il ne le fut pas! Le progrès est aussi fait de régressions, ça devrait nous alerter. Nous pensons, à tort, que l'improbable ne se produira pas, et pourtant l'improbable Adolf Hitler est arrivé au pouvoir. «*Il faut*

donner des antidotes puissants pour reconnaître les illusions. L'une de nos faiblesses, c'est de considérer la réalité d'une manière unilatérale. Cela nous empêche de voir que l'incroyable peut et va se produire»*. Edgar Morin nous ouvre des perspectives plutôt joyeuses. Ses constatations soudain prennent l'allure d'évidences. «*Les politiciens parlent sondages, courbes du chômage, PIB, croissance, statistiques... C'est une pensée calculatrice, complètement vide. Il y a d'autres formes que le salut par la croissance*»*... Tiens, tiens!

Marc Gabriel

* Les citations sont empruntées à un entretien de Julien Burri avec Edgar Morin paru dans l'*Hebdo* en août 2015. *Penser global*, d'Edgar Morin, FMSH Éditions & Le monde comme il va, chez Robert Laffont. 132 pages, ISBN: 9 782221 157398 – septembre 2015.

L'homme qui voulait voir tous les pays du monde

1955-2014: aventures humaines autour du globe à la découverte de soi et des autres
304 pages, Cahier photos, Hachette, ISBN: 978-2-8246-0449-7

Un entretien radiophonique avec l'auteur de cet ouvrage à la Radio Suisse romande nous a donné envie de le lire. Voici comment son éditeur nous le présente: «*Quand il a commencé son périple en 1955, l'auteur, André Brugioux, avait un rêve: voir tous les pays du monde. Presque soixante ans plus tard, sans grands moyens financiers, il a accompli l'impossible. Sur la route, André*

vit toutes les aventures. Il est emprisonné au Costa Rica, le mur de Berlin se construit sous ses yeux, il rencontre le docteur Schweitzer au Gabon, se rend à Angkor en pleine guerre, prend le Transsibérien au milieu de la guerre froide, meurt presque de soif dans le désert... Tout au long de ses voyages, il a pris des notes, tenu quelques statistiques, bien que – comme il le dit dans

l'entretien – «quand tu te retrouves un jour avec 6 mitraillettes dans les côtes, tu t'en rappelle toute ta vie».

Pourtant la réussite majeure d'André est ailleurs: le monde est devenu sa patrie et les hommes sont sa famille. Partout, il a trouvé des gens merveilleux. A chaque fois qu'il tombait, quelqu'un était là pour lui tendre la main et le relever. Sa véritable aventure a d'abord été humaine. Profondément et passionnément humaine...» – ce dont l'entretien radiophonique se fait bien évidemment l'écho. On y découvre qu'il a découvert au fil des voyages et des questionnements les enseignements des Bahá'í (dont l'essor a parfois parlé) qui sont résolument pacifistes et qui recommandent aussi l'adoption d'une langue-pont internationale (comme l'espéranto, dont on parle aussi parfois)... Bref, écouter André Brugioux nous raconter sa découverte du monde au rythme de la marche ou du vélo (libérée de l'automobile, du train ou de l'avion), c'est une mise en «raisonnance» inspirée par une résonance radiophonique. A lire d'urgence... mais à lire lentement!

Le convivialisme en dix questions

Edition Le bord de l'eau, octobre 2015

S'opposer sans se massacrer – Développé dans un manifeste initié par Alain Caillé et soutenu par plus d'une centaine d'intellectuels reconnus, ce texte d'une grande actualité vient d'être publié sous le titre: *Le convivialisme en dix questions*. Partant du constat que la croissance conçue comme jusqu'alors n'est plus prévue ni recommandée, il devient impératif de développer un autre art de vivre ensemble universalisable, en valorisant les relations, les coopérations, en prenant soin des autres et de la nature. Il est observé qu'une multitude d'alternatives au régime actuel, entrant dans le vocable d'économie sociale, solidaire et de partage pourraient servir à éviter les catastrophes qui s'annoncent.

A travers ce terme de convivialisme, modérément gracieux, se cache une philosophie politique qui mérite qu'on s'y arrête, pour approfondir une série de principes qui garantissent la singularité individuelle sans mettre en danger la cohésion de la communauté.

La lecture de cet opuscule de 150 pages nous offre l'occasion de réfléchir aux divers pièges à éviter, comme la tendance dictatoriale, le dogmatisme, la démesure dans cette recherche d'une nouvelle filiation citoyenne de type associatif, a-croissante et préservatrice. A recommander vivement.

Edith Samba

MB



Doubler les récoltes en six mois!

Exemple spectaculaire dans la commune d'Ambano, à Madagascar, grâce à une gestion appropriée de l'eau: le système de dérivation et de répartition déjà existant est amélioré par une nouvelle retenue d'eau, un aqueduc et un canal enterré. Il est désormais possible de réguler l'eau toute l'année. En six mois, les paysans malgaches de cette localité ont doublé leurs récoltes! Des cours de formation et de sensibilisation permettent d'envisager un entretien convenable au cours des prochaines années.

Nouvelle Planète,
Journal No 151 – 2015

Pro Juventute innove

Création d'un nouveau service de Pro Juventute complétant le service aux parents en fonction depuis plusieurs années. Il s'adresse à toutes personnes (moniteurs, entraîneurs ou autres responsables d'organisations) qui travaillent avec les enfants et les jeunes. Ils y aborderont les soucis d'internet, d'alcool aux mineurs, etc., afin de les aider à relever les défis de notre temps de plus en plus complexes. Ce nouveau service/conseil d'aide aux jeunes est permanent, par téléphone: 058 618 80 80; ou par courriel: moniteurs@projuvente.ch.

Communiqué par Pierrette
Kirchner-Zufferey

Abolition de lois dépassées

Michelle Obama a lancé récemment à Doha, un vibrant appel à l'abolition «des lois et des traditions dépassées» qui empêchent des millions de filles d'achever leur cursus scolaire. Selon la première dame des Etats-Unis, 62 millions de filles sont privées d'école dans le monde.

D'après *24 Heures*
du 4 novembre 2015
Communiqué par Pierrette
Kirchner-Zufferey

Un projet social et écologique en Amazonie

Marché de Noël à Lausanne: un stand propose une ménagerie sculptée dans des bois multicolores. Tout est fabriqué en Amazonie par des jeunes, apprentis et ébénistes, et c'est un habitant de Villeneuve, Jean Daniel Vallotton, qui est parti là-bas il y a 20 ans et a lancé ce projet. Dans ces ateliers, aucun arbre n'est coupé, tout vient de chutes de bois trouvées dans la forêt, restes d'un vaste chantier naval abandonné. J.-D. Vallotton avait déjà travaillé au Gabon à la construction de l'hôpital Albert Schweitzer et en Guyane française mais c'est en Amazonie, à Nora Airao, qu'il s'associe à deux personnes pour créer une école débouchant sur un artisanat du bois et sur une formation en gestion et en écologie. Plus de 200 familles bénéficient du projet et «nous main-

tenons la forêt debout avec l'aide des habitants, pas à leurs dépens» se réjouit J.-D. Vallotton.

D'après *Le Courrier*
du 30 décembre 2015

Les artistes se mobilisent pour les migrants

A l'Espace Saint-Martin à Lausanne s'est tenu à la mi-décembre le Salon des sans-refuge, «espace hybride entre lieu à vivre et centre d'art éphémère, conçu dans l'urgence de la crise migratoire». Une centaine d'artistes romands ont fait don de leurs œuvres pour le Salon. Dans ces 500 mètres carrés, on déambule, on boit un café, on soupe le soir mais on ne dort pas. «...les espaces de vie comme ici sont, à l'image de l'art, inutiles et nécessaires», déclare un des organisateurs. Une centaine de personnes visitent chaque jour le Salon. Il est rare de voir à Lausanne, voire en Suisse, une telle mobilisation de la sphère artistique pour la crise migratoire. «Nous voudrions pérenniser cette interaction sociale et artistique sous une forme différente». Le Salon a fermé ses portes le 20 décembre.

D'après *Le Courrier*
du 18 décembre 2015

Droit et justice sont-ils toujours d'accord?

Rendre la justice, aveuglément, comme elle est censée le faire n'a plus cours, sans jeux de mot. Aujourd'hui, la justice est devenue une machine à fric. Il n'est que de voir les hallucinantes amendes infligées par la «justice» américaine, dont le but est de remplir les caisses plutôt que de faire régner la justice. Pourtant, cette justice s'appuie sur le droit, mais le droit est-il encore juste, si jamais il le fut?

Il nous apparaît d'une part que le droit s'éloigne de la justice et d'autre part qu'une justice à plusieurs vitesses s'installe lentement, sournoisement, mais sûrement. Peut-on encore faire confiance à la justice? Le droit frappe uniformément mais la jus-

tice s'accommode de plus en plus fréquemment d'injustices flagrantes... La justice qui devrait être neutre et impartiale est de plus en plus «politisée» et «médiatisée». Même au sommet de sa hiérarchie, l'application «sèche» du droit aboutit à des décisions surprenantes: selon le TF, «... *un salut hitlérien* (en public) *n'est pas punissable s'il n'a d'autre but que d'afficher des convictions personnelles*». C'est le droit qui est dit ici, mais est-ce la justice? La justice et le droit ne sont sans doute plus tout à fait en accord!

Chers amis lecteurs, nous attendons vos contributions à ce sujet jusqu'au 15 mars 2016.

L'essor

Journal indépendant travaillant au rapprochement entre les humains et à leur compréhension réciproque.

Rédacteur responsable
Rémy Cosandey
Léopold-Robert 53
2300 La Chaux-de-Fonds
032/913 38 08; remy.cosandey@gmail.com

Équipe de rédaction
Mousse Boulanger, Rémy Cosandey,
Yvette Humbert Fink, Susanne Gerber,
François Iselin, Marc Gabriel Jehouda,
Pierre Lehmann, Emilie Salamin-Amar,
Edith Samba, Bernard Walter.

Administration et retours
L'Essor – Abonnements
Tunnels 16
2300 La Chaux-de-Fonds
ou par courriel : info@journal-lessor.ch
www.journal-lessor.ch

Abonnement annuel : CHF 36.–
Compte postal : Journal l'Essor, 12-2620-0

Composition et impression
Société coopérative du Journal
de Sainte-Croix - 1450 Sainte-Croix

L'essor - ISSN 1023-5663

déla i p o u r l e p r o c h a i n n u m é r o : 1 5 m a r s 2 0 1 6

p r o c h a i n f o r u m : L e d r o i t e t l a j u s t i c e s o n t - i l s
t o u j o u r s d ' a c c o r d ?